This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

49. 1772.

LES

PARFUMS DE L'HYSOPE

OU

LA FOI DANS LES SOLITUDES

HISTOIRE DES ÉGLISES VAUDOISES

DES HAUTES-ALPES

BODLEIANA · BIBLIOTHECA

PARIS

IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX ET COMP.,

RUE SAINT-BENOIT, 7.

LIBRAIRIE, RUE TRONCHET, 2.

1849.

CHAPITRE I.

HISTOIRE
DES VAUDOIS DU VAL-LOUISE

DEPUIS LEUR ORIGINE JUSQU'A LEUR EXTINCTION.

(De 1300 à 1500.)

SOURCES ET AUTORITÉS. Gilles. PERRIN. — *Lettres sur la Vallouise*, par le P. Rossignol. Turin, 1804, in-8o. — *Mémoires de Cattanée*, dans Godefroy, Hist. de Ch. VIII. — *Recueil des actes, pièces et procédures concernant l'emphitéose perpétuelle des dîmes du Briançonnais*... etc., in-24, 1754. — *Les Transactions d'Imbert, dauphin du Viennois, prince du Briançonnais, et marquis de Sezane*... etc, in-fol.. 1645. — Chorier, *Hist. gén. du Dauphiné*, in-fol. — Thuanus, *Histor. sui temporis*... (lib. XXVII.) *Mémoires pour servir à l'Hist. du Dauph.* (Paris, 1711.) in-fol. (Valbonays.) — M S C. *Hist. gén. des Alpes... et partic. d'Embrun leur métropolitaine*, in-fol., trad. par Juvénis. Gap., Bibl. du pet. sém. (L'orig. à Paris, une copie à Lyon.) — *Inventaire des archives de la Cour des comptes, à Grenoble*. 34 vol. in-fol. (Reg. du Briançonnais et de l'Embrunois.) — Aymari Rivallii, *de Allobrogibus*. in-4o. Bibl. nat. Paris, no 6014. — *De Episcopis Ebredunensibus*. Bibl. Lyon, carton 119. *Collectanea hist.*, fol. 900. — Voir aussi le M S C. 735 dans la même bibl., ainsi que *Gallia Christiana*, t. III, p. 1052 à 1100, et aux preuves, p. 177. — *Pièces concernant l'archevêché d'Embrun*. Bibl. Paris, vol. 517, 518, du *fonds Fontanieu*, et *fonds Gaignières*, portefeuilles A, 134, 154. — *Mémoires sur l'Egl. métrop. d'Embrun*. Bibl. Grenoble, no 439. M S C. in-4o. — *Mémoires sur le Dauphiné*. Bibl. Valence. M S C. nos 162 et 2125, in-fol.

Ces chrétiens primitifs, qui ont reçu le nom de Vaudois, n'habitaient pas seulement dans les vallées du Piémont, mais aussi dans celles de la France. Que leur

importaient les frontières de ces deux Etats? Leur seul désir était de vivre tranquilles et rapprochés les uns des autres.

On les retrouve dans les profondes retraites du Briançonnais, depuis un temps immémorial, ainsi que dans les Alpes d'Italie.

Les vallées qu'ils paraissent avoir habitées le plus anciennement sont, du côté de la France, celles de Freyssinières, de Vallouise et de Barcelonnette; du côté du Piémont, celles du Pô, de Luzerne et d'Angrogne, ainsi que celles de Pragela et de Saint-Martin.

Vallouise est une gorge profonde et froide, qui descend du mont Pelvoux jusque dans le bassin de la Durance. Elle était appelée autrefois *Val-Gyron* (1), du nom du Gyr, torrent qui la traverse. Plus tard on la nomma *Val-Pute,* en latin *Vallis Putœa*, à cause du grand nombre de hauteurs ou de puyts dont elle est remplie (comme l'atteste le nom de ses villages : Puy-Saint-Vincent, Puy-Saint-Eusèbe et Puy-Saint-Martin); et dans le patois du pays, on appelle encore *puya* une montée. Quant au nom de Val-Louise, il lui fut donné, dit-on, par Louis XII, le père du peuple,

(1) Elle est désignée ainsi *Vallis Gyrontona* dans une bulle d'Urbain II, rendue en 1096.

en souvenir des bienfaits dont il avait jugé dignes ses habitants (1).

Ils commencèrent d'être persécutés de 1238 à 1243 (2); puis, cent ans plus tard, en 1335, nous trouvons dans les comptes courants du baillif d'Embrun ce singulier article : *Item, pour persécuter les Vaudois, huit sols et trente deniers d'or* (3); comme si les persécutions étaient alors devenues contre ces chrétiens des Alpes une partie régulière du service public, une tâche permanente et toujours poursuivie. Hélas ! elles n'étaient que l'expression de la haine continuelle et croissante, que le papisme, fondé sur la tyrannie, a toujours ressentie contre l'Evangile, source de toutes les libertés.

Un des frères vaudois de la vallée de Luzerne (4) avait acheté, depuis plus de cinq cents ans, du dauphin Jean II, une belle maison en Vallouise, dont il avait fait cadeau aux frères de ce pays, pour qu'ils y pussent tenir dignement leurs assemblées religieuses;

(1) Ce nom se trouve cependant déjà en usage sous Louis XI, comme on le voit par ses lettres datées d'Arras, 18 mai 1478.

(2) Chorier, L. XII, ch. V.

(3) Raynaldi annales, n. 69.

(4) Il se nommait Chabert. Voy. Inventaires des Archives de la Cour des comptes à Grenoble, vol. du Briançonnais.

mais l'archevêque d'Embrun la fit détruire en 1348, en excommuniant d'avance quiconque tenterait de la rebâtir; et douze malheureux Vaudois qui furent saisis à cette occasion, durent subir toutes les tortures de la superstition et de la cruauté. Conduits à Embrun, en face de la cathédrale, au milieu d'un grand concours de peuple, entourés de moines fanatiques, revêtus d'une robe jaune, sur laquelle étaient peintes en rouge des flammes symboliques de celles de l'enfer, auxquelles on les croyait voués; on prononça anathème sur eux, on leur rasa la tête, on leur mit les pieds nus, on leur passa une corde autour du cou; puis, au bruit des cloches qui sonnaient des glas funèbres, le clergé catholique entonna un chant d'exécration et de mort. Les pauvres captifs furent alors menés, les uns après les autres, sur un bûcher, entouré de bourreaux. O saintes âmes, non captives mais affranchies, vous que l'esprit du Seigneur remplissait d'un courage si puissant et si doux, ces images de flammes dont vos tuniques étaient couvertes n'étaient que le symbole de celles qui allaient vous dévorer! Ah! du sein de la mort, c'est dans la bienheureuse sérénité du ciel promis aux serviteurs fidèles, et non dans les tourments promis aux esclaves du

mal, que vous êtes passées, sur les ailes de votre foi et des prières de vos amis!

Le feu fut mis au bûcher des martyrs; car s'ils avaient vécu comme les chrétiens primitifs, ils savaient aussi mourir comme eux. Les bourreaux les étranglèrent à la hâte; leur corps revint à la cendre d'où il avait été tiré, et leur esprit remonta au Dieu d'où il était venu.

Ah! lorsqu'une Eglise est persécutée, c'est un signe qu'elle est vivante; alors ses progrès dans la sanctification, froissent, inquiètent, irritent et arment contre elle les passions égoïstes des méchants. Les Inquisiteurs firent même déterrer de leur tombe les cadavres de ceux qui leur avaient été signalés comme étant morts sans avoir reçu les secours de l'Eglise parce que le Rédempteur leur suffisait; et ces cadavres exhumés, après avoir été maudits dans leur mémoire, furent jetés aux flammes. On dispersa leur cendre aux quatre vents; et comme le fanatisme s'est toujours uni, dans l'Eglise romaine, aux passions les plus sordidement intéressées, on confisqua tous les biens qu'ils avaient laissés à leurs héritiers; de sorte que les aliénations mêmes qui avaient eu lieu depuis leur décès, au préjudice du fisc archiépiscopal, furent déclarées nulles. On conçoit quels troubles,

quels désordres, quelles désolations de pareilles animosités devaient jeter dans les familles; mais leurs biens les plus chers n'étaient pas ceux qu'on leur enlevait ainsi; et si l'amour des richesses amène au crime, celui des trésors du ciel amène à la sainteté. Tout ce qu'on put faire néanmoins pour ébranler les âmes simples et courageuses fut tenté dans cette occasion. A ces cérémonies sacriléges des tombes violées, des cercueils brisés et de leurs dépouilles brûlées publiquement, tout le peuple avait été convoqué au nom de la redoutable Eglise qui poursuivait ainsi ses victimes jusque dans la mort; et pour frapper plus fortement les esprits par cet appareil de terreur, toutes les personnes présentes furent adjurées avec imprécations d'avoir en horreur les doctrines pour lesquelles ces cadavres étaient privés du repos de la tombe; mais elles demeurèrent fidèles à leur foi en face des ossements dispersés de leurs pères. Cette fidélité devait bientôt être mise à de plus rudes épreuves.

Un jeune Inquisiteur nommé François Borelli, obtint du pape Grégoire XI des lettres pressantes adressées au roi de France, au comte de Savoie et au gouverneur du Dauphiné, pour que toutes ces puissances réu-

nissent leurs forces dans le but d'extirper des Alpes cette *hérésie invétérée*. Mais elle fut plus forte encore que les rois, car c'était la parole de Dieu, l'Evangile des premiers temps, l'éternité parlée. L'inquisiteur de la foi se chargea de conduire les armes temporelles qui lui étaient confiées, et les persécutions dirigées par Borelli ne laissèrent pas un recoin de village sans l'atteindre de leur réseau. Comme la robe fabuleuse du Centaure, qui dévorait le corps sur lequel elle était jetée, il saisit des familles entières, des populations en masse, des révoltés partout, et les prisons ne furent bientôt plus assez spacieuses dans ces vastes provinces pour sufffire à la multitude des prisonniers.

On construisit pour eux de nouveaux cachots, mais avec une telle hâte qu'ils étaient dépourvus de toute autre chose que de ce qu'il fallait pour faire souffrir les captifs.

La vallée de la Durance, avec ses ramifications du Queyras, de Freyssinières et de Vallouise, fut surtout épouvantablement décimée. On eût dit que la peste y avait passé : ce n'étaient que les inquisiteurs !

Borelli commença par faire citer devant lui tous les habitants de ces vallées. Ils ne comparurent pas, et il les condamna pour n'avoir pas comparu. Dès lors,

toujours exposés à être surpris par ses sicaires, ils souffraient doublement de leurs propres périls et des angoisses de leurs familles.

L'un était saisi en voyage, l'autre au champ, l'autre dans sa demeure. Nul ne savait, en embrassant son père au culte du matin, s'il le reverrait à la prière du soir; et le père qui envoyait ses enfants à la moisson ne pouvait s'assurer qu'ils mangeraient du pain qu'ils allaient récolter.

Qu'on se figure les douloureuses anxiétés qui remplaçaient alors, sous le toit domestique, la paix des anciens temps! Pendant quinze ans entiers cette œuvre de dépopulation, d'angoisse et de sang, se poursuivit dans ces montagnes au nom de la foi catholique. Le souffle de mort qui faisait tomber tant de têtes, qui déchirait tant de familles, qui désolait tant de cœurs, c'était celui du Vatican. Sommité redoutable, qui n'a gardé de l'Olympe que ses faux dieux, du Sinaï que ses foudres et du Calvaire que le sang.

Enfin le 22 mai 1393, toutes les Eglises d'Embrun se pavoisèrent comme pour une grande solennité; l'Eglise romaine était en fête : c'est que le sang allait couler. Les images païennes qui chargent ses autels de leur insensibilité dorée, rappellent ces idoles au

pied desquelles on immolait des victimes humaines. Tout le clergé, couvert de ses ornements de théâtre, se groupe dans le chœur. Une double haie de soldats contient le peuple dans la nef et environne une troupe de prisonniers. Quels sont-ils? — Des soldats de Christ qui vont combattre pour la foi. — Leur crime? — Cette foi elle-même. — Combien sont-ils? — Ecoutez! on va lire leurs noms et prononcer la sentence. — Quelle est-elle? — La même pour tous : condamnés à être brûlés vifs. — La liste est lue; quatre-vingts personnes des vallées de Freyssinières et d'Argentière sont déjà dévouées au bûcher. Mais nul habitant de Vallouise n'a encore été désigné; cette paisible retraite ouverte dans les rochers comme un nid de colombes, serait-elle épargnée? Non, le papisme n'oublie pas; son souvenir fut le supplice; avec lui, il faut être brûlé vif sur la terre, si on lui résiste, ou aller en enfer si on veut le servir.

Les Vaudois ont préféré lui résister; et une nouvelle série de cent cinquante noms, qui tous appartiennent à Vallouise, se fait entendre sous les voûtes de cette église qui n'est plus la maison de Dieu, mais plutôt un antre d'infamie, une caverne de bourreaux; et après chaque nom retentit, comme un glasfunèbre,

cette formule fatale qui les couronne tous : condamné à être brûlé vif! C'était la moitié de la population de cette malheureuse vallée; et dans ces listes si exécrables pour nous, mais si naturelles pour l'Eglise romaine, on voit figurer quelquefois, les uns après les autres, tous les membres de la même famille. Horreur! deux cent trente victimes, furent au nom du Dieu de l'Evangile, dévouées à la fois au bûcher; et pourquoi? Pour avoir été fidèles à l'Evangile.

Mais le secret de ces nombreuses condamnations est plus honteux encore que leur cruauté elle-même : on confisquait au profit de l'évêque et des inquisiteurs les biens des condamnés. Les dépouilles de ces pauvres gens allaient servir à la ripaille du clergé.

Ah! sans doute, l'unité de foi dut faire alors de grands progrès dans ce triste pays; la solitude dans les déserts, voilà ce que virent pendant longtemps ces montagnes dépeuplées, que les inquisiteurs disaient avoir réduites à la paix de l'Eglise, c'est-à-dire au silence de la tombe. — Mais tout se lasse ici-bas, même le fanatisme; comme les loups abandonnent un charnier épuisé, l'inquisition se retira de ces vallées appauvries.

La France était alors sous le poids de ses guerres

avec les Anglais; le Dauphiné était une des dernières provinces qui restaient au faible Charles VII. Il fallut qu'une jeune fille, Jeanne d'Arc, vint lui rouvrir les portes de Reims, et le chemin de la victoire.

Pendant ce temps, les Eglises vaudoises se relevèrent peu à peu; comme les fleurs de leurs rochers; fortifiées par les orages, leur énergie grandit au milieu des dangers; et de même que les vents portent au loin les parfums de la fleur, le souffle de la persécution propageait leur foi évangélique : aussi l'influence de ces Eglises s'accrut-elle en raison de leurs malheurs.

L'animosité orgueilleuse et brutale du paganisme papiste s'accrut pareillement. C'est ainsi que l'on arriva à la fin du quinzième siècle, à cette époque où Innocent VIII ouvrit contre les Vaudois une croisade d'extermination, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent.

C'était au mois de juin 1488; le légat du pape, Albert Cattanée, ayant inutilement essayé de subjuguer les vallées du Piémont, venait de passer en France par le mont Genèvre, où il fit étrangler dix-huit de ces pauvres gens qu'il avait faits prisonniers. Il descendit à Briançon, ville qu'on lui avait signalée comme étant alors fort infestée d'hérésie; de là il marcha vers Freys-

sinières, dont les habitants peu nombreux et mal armés se retirèrent sur le rocher qui domine l'église ; mais des troupes l'environnèrent et ils furent faits prisonniers.

Ce succès donnant du courage, ou plutôt de la férocité à ses soldats fanatiques, ils envahirent à grands cris la gorge profonde de Vallouise. Les Vaudois effrayés, sentant qu'ils ne pourraient résister à des forces vingt fois supérieures, abandonnent leurs misérables habitations, déposent à la hâte, sur des montures rustiques, les vieillards et les enfants, chassent leurs troupeaux devant eux, se chargent de provisions et d'ustensiles domestiques, disent un dernier adieu à leur foyer natal, et se retirent en priant Dieu et en chantant des cantiques, sur les flancs escarpés du mont Pelvoux. Ce géant des Alpes, que l'on a nommé le Visol du Briançonnais, s'élève à plus de six mille pieds au-dessus de leur vallée. Vers le tiers de cette hauteur s'ouvre dans la montagne une immense caverne, nommée Aigue-Fraide, ou Ailfrède, à cause des sources d'eau vive, alimentées par les neiges, qui en découlent perpétuellement. Une espèce de plate-forme, à laquelle on ne peut monter que par des précipices affreux, s'étend à l'ouverture de la caverne, dont la

voûte majestueuse se rétrécit bientôt en un couloir étroit, pour s'agrandir ensuite en une salle immense et irrégulière. Tel est l'asile que les Vaudois avaient choisi. Ils placèrent dans le fond de la grotte les femmes, les enfants et les vieillards; les troupeaux furent relégués dans les enfoncements latéraux du rocher, et les hommes valides se tinrent à l'entrée; après quoi ils murèrent l'issue qui les y avaient conduits, remplirent de roches le sentier qui y aboutissait, et s'abandonnèrent à la garde de Dieu. Cattanée dit qu'ils avaient apporté avec eux assez de vivres pour pouvoir subsister, eux et leurs familles, pendant plus de deux ans. Toutes leurs précautions étaient prises, leurs retranchements ne pouvaient être forcés : qu'avaient-ils donc à craindre?

Ils avaient à craindre l'assurance même que leur donnaient ces précautions humaines. Se reposant avec sécurité sur ces moyens de défense dus à leurs propres forces, ils oublièrent trop que la foi seule transporte les montagnes, et délivre des plus grands dangers.

Cattanée avait avec lui un chef de troupes hardi et expérimenté qui se nommait La Palud. Ce capitaine ayant reconnu l'impossibilité de forcer l'entrée de la

grotte, du côté par lequel les Vaudois y étaient arrivés, à cause des retranchements qu'ils y avaient établis, redescendit dans la vallée, se procura toutes les cordes qu'il put trouver, et remonta sur le Pelvoux, en promettant une victoire signalée à ses soldats. Ceux-ci tournèrent les rochers, gravirent sur les hauteurs et, attachant les cordes au-dessus de l'ouverture de la caverne, se laissèrent glisser tout armés, en face des Vaudois. Si ces derniers avaient mis plus de confiance en la protection de Dieu qu'en celle de leurs retranchements, la frayeur ne les eût pas saisis lorsqu'ils les eurent vus inutiles. Rien n'était plus simple et plus naturel que de couper les cordes par lesquelles ils voyaient descendre leurs ennemis; ou de les tuer à mesure qu'ils arrivaient à portée de leurs armes; ou de les précipiter dans les abîmes par lesquels la plate-forme était bordée, avant qu'ils eussent eu le temps de prendre l'offensive. Mais une terreur panique s'empara des malheureux Vaudois, et dans leur égarement ils se précipitèrent eux-mêmes dans les rochers. La Palud fit un carnage affreux de ceux qui essayaient de lui résister, et n'osant s'engager dans les profondeurs de l'antre dont il voyait sortir ces hommes effarés, il entassa à l'entrée tout le bois que l'on

put trouver; les croisés y mirent le feu, et tous ceux qui cherchaient à sortir furent consumés par les flammes ou passés au fil de l'épée. Lorsque le feu fut éteint, on trouva, dit Chorier, sous les voûtes de cette grotte, quatre cents petits enfants étouffés dans leurs berceaux ou entre les bras de leurs mères. Il périt, dit-il encore, dans cette circonstance plus de trois mille Vaudois. C'était toute la population de Vallouise. Cattanée distribua les biens de ces malheureux aux vagabonds qui l'avaient accompagné; et jamais depuis lors l'Eglise vaudoise ne s'est relevée dans ces vallons ensanglantés.

Ainsi, les mêmes hommes que la prière rendait vainqueurs dans les moments les plus critiques, furent anéantis, dans la position la plus favorable, pour s'être trop assurés en eux-mêmes.

Combien de chutes encore ne voit-on pas s'opérer chaque jour, par suite de ce manque de défiance en soi-même, qui est un manque de confiance en Dieu!

Ce grand exemple donné aux autres Eglises vaudoises, les plongea dans le deuil et dans la prière; mais leur âme s'y retrempa, et si quelques-unes encore ont péri sous les palmes du martyre, l'Eglise-mère a résisté en maintenant l'étendard de la croix.

CHAPITRE II.

HISTOIRE

DES VAUDOIS DE BARCELONNETTE,

DU QUEYRAS ET DE FREYSSINIÈRES.

(De 1300 à 1650).

SOURCES ET AUTORITÉS. Les mêmes qu'au chap. précédent ; plus : *Hist. géogr. ecclés. et civile du diocèse d'Embrun, par M***...* 1783. 2 vol. in-8o. (L'auteur de cet ouvr. est le P. Albert. C'est à lui que répondent les *Cinq lettres par un Vaudois des Gaules cisalpines.* L'aut. de ce dern. ouvr. est Paul Appia. Il est aussi à consulter.) — Ladoucette, *Statistique des Hautes-Alpes*, in-8o — Félix Neff, *Mémoires, Biographies.* — Et enfin, diverses pièces des archives de Gap, d'Embrun, de Briançon, de Pignerol et de Turin, qu'il serait trop long de détailler.

Puisque nous sommes en Dauphiné, nous allons poursuivre le récit des vicissitudes que les anciens Vaudois ont éprouvées tout autour des vallées vaudoises actuelles, avant de reprendre la série des événements qui se sont poursuivis dans ces dernières jusqu'à nos jours.

Ainsi les Vaudois ont été anéantis non-seulement en Vallouise, mais à Barcelonnette, à Saluces, dans

la Provence et en Calabre, où ils s'étaient anciennement établis. Ils ont aussi été exterminés dans la vallée de Pragela, mais plus tard.

La vallée de Barcelonnette est un enfoncement fermé de tous côtés par des montagnes presque inaccessibles. Elle appartenait autrefois au Piémont, puis elle appartint à la France de 1538 à 1559, après quoi elle revint au Piémont jusqu'en 1713, où elle fut définitivement cédée à la France, en échange des deux petites vallées de Sexare et de Bardonèche, situées du côté de Briançon.

Le bassin de Barcelonnette, et les petits vallons latéraux qui y aboutissent, portaient autrefois le nom de Terres-Neuves, probablement parce qu'elles avaient été récemment découvertes. On ignore l'époque à laquelle les Vaudois s'y seraient introduits. Farel vint y prêcher en 1519. Le temple était aux *Josiers ;* la population, empressée et réjouie à la voix du réformateur, s'applaudit de voir les doctrines de ses pères, dans toute l'intégrité évangélique, proclamées publiquement; mais cette publicité attira sur ceux qui les professaient la redoutable attention de l'Eglise romaine. Les féroces inquisiteurs montèrent jusqu'à cette paisible retraite de pauvreté et de prière. C'était en 1560,

l'année même où furent aussi saccagées les vallées de Méane, de Suze et de Pragela.

« La persécution, dit Gilles, s'embrasa si fortement alors contre les fidèles de ces contrées, qu'ils étaient tous appréhendés ou obligés de fuir; de sorte qu'ils furent longtemps vagabonds par ces rudes montagnes, en grande disette d'aliments et d'abri. On envoya aux galères ceux qui furent saisis et qui refusèrent d'abjurer. Quant aux apostats, leur condition ne s'en trouva pas meilleure; car, outre les remords de leur conscience, desquels ils étaient continuellement travaillés, ils devinrent un objet de méfiance et de mépris, de sorte qu'une partie d'entre eux s'en retourna au bon chemin. »

On donnait le nom de relaps à ces derniers, c'est-à-dire aux catholisés qui revenaient plus tard à l'Evangile. Les peines les plus sévères furent prononcées contre eux; mais les catholiques eux-mêmes avaient peu d'estime pour des gens qui se convertissaient le couteau sur la gorge : comment pouvaient-ils même estimer des doctrines qui en étaient réduites à se faire accepter par de pareils moyens?

Cependant, peu d'années après (en 1366), un ordre rigoureux enjoignit à tous les Vaudois de Barcelon-

nette d'embrasser le catholicisme, ou de sortir des États de Savoie dans l'espace d'un mois, sous peine de mort et de la confiscation des biens.

La plupart d'entre eux résolurent de se retirer dans la vallée de Freyssinières, qui appartenait à la France; mais on était alors aux fêtes de Noël, c'est-à-dire aux temps les plus rigoureux de l'année; les femmes et les enfants ralentissaient la marche; les montagnes, couvertes de neiges, augmentaient la fatigue et les dangers de la route; avant d'atteindre à leur cime la nuit était venue, de sorte que la tribu proscrite fut obligée de coucher sur un lit de frimas : le froid les saisit pendant ce sommeil qu'il transforma pour plusieurs en un sommeil de mort. Ceux qui périrent étaient du moins au terme de leurs souffrances; mais qu'elles durent être vives pour les survivants qui, le matin, eurent la douleur de voir seize de leurs enfants, asphyxiés et raidis par le gel entre les bras de leurs mères désespérées !

Les survivants atteignirent à grand'peine l'asile fraternel qui leur était ouvert.

Le gouverneur de Barcelonnette voulut alors distribuer aux catholiques les biens abandonnés par ces malheureux fugitifs; mais un fait honorable pour la

population de ces montagnes, c'est que personne ne consentit à les accepter. Ces catholiques-là étaient bien retardés dans le chemin qu'avait parcouru leur Eglise.

Les Vaudois purent donc rentrer dans leurs demeures et reprendre leurs possessions. L'autorité ferma les yeux sur leur retour, sans lequel ces champs fussent restés déserts et ces montagnes dépeuplées; mais pour exercer publiquement leur culte, il fallait qu'ils traversassent de nouveau les glaciers et se rendissent à Vars, sur les terres de France. Eh bien, ces modestes chrétiens, déjà si cruellement éprouvés, ne craignaient pas de franchir cette grande et pénible distance, plusieurs fois dans l'année, pour jouir du bonheur de s'édifier en commun et de recevoir la bénédiction d'un pasteur. Quelle leçon pour les chrétiens de nos jours!

Mais un demi-siècle après (en 1623), les rigueurs recommencèrent. Un moine dominicain, nommé Bouvetti, obtint du duc de Savoie l'autorisation de poursuivre les Vaudois de Barcelonnette, auxquels il apporta un nouvel ordre d'abjuration ou d'exil. L'exécution en fut impitoyablement poursuivie par le gouverneur de la vallée, nommé François Dreux; de

sorte qu'après beaucoup d'efforts et de requêtes inutiles pour obtenir quelque adoucissement à leur sort, les Vaudois, inébranlables dans la foi de leurs pères, durent de nouveau, et maintenant sans retour, abandonner la terre natale, s'expatrier sans avenir, et demander asile à des pays moins tourmentés.

Les uns se retirèrent dans le Queyras et dans le Gapençois, d'autres à Orange ou à Lyon; quelques-uns se rendirent à Genève, et plusieurs dans les vallées vaudoises du Piémont, qui étaient comme leur mère-patrie.

Ainsi demeura dépeuplée et silencieuse cette retraite qui ne fut heureuse que lorsqu'elle était oubliée, et qui, dans son oubli, retentissait en paix de la parole évangélique.

L'Eglise persécutrice s'applaudit de cette destruction comme d'un triomphe. Ainsi les passions humaines se font un piédestal même des vices qui les servent, et devant les erreurs de son siècle, le puissant érige en mérites ses excès et ses égarements.

Les habitants de Freyssinières, dont l'illustre et malheureux de Thou a peint avec les plus vives couleurs les habitudes laborieuses et les mœurs pures,

résistèrent à la persécution ; Louis XII avait dit, après une enquête juridique sur leur compte : ces braves gens sont de meilleurs chrétiens que nous. Mais ils l'étaient par l'Evangile, et Rome n'en voulait pas. Depuis le commencement du treizième siècle, jusqu'à la fin du dix-huitième, on ne cessa de les poursuivre ; et depuis l'année 1056 à l'année 1290, cinq bulles de divers papes demandèrent leur extermination. Les inquisiteurs firent leur proie de ces tristes vallées, dès l'année 1238 ; et pour reconnaître si un prévenu était réellement coupable, on raconte que ces défenseurs officiels de la foi catholique lui appliquaient un fer rouge ; si le fer le brûlait, c'était un signe d'hérésie, et on le condamnait. — Quels temps, et quelles mœurs ! Plût à Dieu que l'incertitude des documents nous permît de ne pas y croire !

En 1344, dit un vieux manuscrit, la plupart des gens de Freyssinières étant persécutés s'enfuirent dans les vallées du Piémont ; mais ils revinrent avec les Barbas, résistèrent aux inquisiteurs et furent bientôt plus forts qu'auparavant (1).

Il fallut les cruautés inconcevables de Borelli et de

(1) Mémoires M S C de Raymond Juvénis, Bibl. de Grenoble et de Carpentras.

Veyletti pour les affaiblir de nouveau. Louis XI mit fin aux poursuites de ces agents du saint office en 1478. Ils furent remplacés par François Ployéri, qu'y laissa Cattanée, après l'extermination qu'il avait faite de tous les Vaudois de Vallouise.

Cet inquisiteur ordonna aux habitants de Freyssinières de comparaître devant lui, à Embrun. Ils savaient que c'était pour obtenir d'eux une abjuration de leur foi; cette course était donc inutile : aucun ne s'y rendit. Alors ils furent, par contumace, condamnés à mort comme rebelles, hérétiques et relaps; puis, selon l'ordinaire, les biens de tous ces pauvres gens furent confisqués au profit de l'Eglise. C'était pour elle la partie intéressante et l'attrait excitateur de ces condamnations. Qu'importaient à ses moines les douleurs, les angoisses inexprimables, les misères de nos familles, pourvu qu'ils fissent bonne chère et se livrassent luxueusement à leur cléricale sensualité !

Tous ceux d'entre les malheureux Vaudois que l'on put saisir furent donc envoyés au feu sans autre formalité; car le moyen le plus sûr de s'emparer des terres confisquées était d'en massacrer les propriétaires, et quiconque osait intercéder pour les condamnés, fût-ce un fils pour sa mère, ou un père pour

son enfant, était immédiatement incarcéré, jugé et souvent condamné comme fauteur d'hérésie.

Les Vaudois n'eurent de repos qu'après la mort du faible Charles VIII, arrivée en 1498.

Des délégués, de presque toutes les provinces du royaume, se rendirent alors à Paris, pour assister au sacre de Louis XII. Les habitants de Freyssinères s'y étaient aussi fait représenter par un procureur, chargé d'exposer leurs plaintes au nouveau souverain.

Louis XII renvoya cette affaire à son conseil; on en écrivit au pape, et des commissaires, à la fois apostoliques et royaux, c'est-à-dire représentants du pouvoir pontifical et de l'autorité royale, furent nommés pour aller prendre, sur les lieux, de plus précises informations.

Etant arrivés à Embrun, ils se firent remettre tous les dossiers des procédures intentées aux Vaudois par les inquisiteurs, tancèrent l'évêque, et annulèrent toutes les condamnations prononcées par contumace contre les habitants de Freyssinières. Mais l'évêque ne voulut pas souscrire à ces conditions, qui entraînaient pour son clergé la perte des biens si odieusement confisqués. Il basa sa protestation sur ce que l'un des commissaires aurait dit publiquement, dans

l'hôtellerie de l'Ange, où ils avaient été loger : Plût à Dieu que je fusse aussi bon chrétien que le pire de ces gens là ! D'où le prélat concluait que ce juge avait dû favoriser les hérétiques aux dépens du bon droit. Cependant Louis XII ratifia les conclusions de ces commissaires (par lettres datées de Lyon, 12 octobre 1501), et ces derniers obtinrent du pape un bref qui rendit la décision du roi obligatoire pour le clergé. Ce pape était Alexandre VI, et le bref fut obtenu par l'intermédiaire de son fils César Borgia, qui était venu en France, pour apporter à Louis XII une bulle de divorce en échange de laquelle il reçut, avec le titre de Duc de Valentinois, la partie du Dauphiné dans laquelle se trouvait précisément comprise la vallée de Freyssinière.

Borgia et Alexandre VI avaient bien autre chose à faire que de s'occuper des doctrines qu'on y professait ! Les habitants s'étaient rendus contumaces devant un tribunal ecclésiastique ; il fallait une absolution de ce fait pour détruire les procédures dont le roi demandait l'annulation ; on n'avait rien à refuser au roi, et Alexandre VI était généreux en fait d'absolutions. Mais l'objet pour lequel on en demandait une lui parut être trop peu de chose pour d'aussi longues

écritures. N'être que contumaces : la belle peccadille! et pour faire quelque chose qui en valût la peine, il accorda aux Vaudois une large absolution, non-seulement pour ce fait qui leur était reproché, mais encore pour toute sorte de fraudes, usures, larcins, simonie, adultères, meurtres et empoisonnements; parce que, sans doute, ces choses étaient si habituelles à Rome, qu'il était tout naturel alors de les croire fort communes partout.

La vie simple et austère des Vaudois dédaigna ces indulgences corruptrices, et le mal qui résultait de leur emploi resta tout entier dans l'Eglise qui en faisait usage.

Un demi-siècle après, au fort des guerres qui remplirent le seizième siècle, une tentative armée eut lieu contre les Vaudois de Freyssinières et du Queyras, par le commandant militaire d'Embrun, qui marcha contre eux à la tête de douze cents hommes de l'Embrunois et du Briançonnais. Mais Lesdiguières, à peine âgé de vingt-quatre ans, accourut en hâte, par le Champsaur, pour défendre ses coreligionnaires. Il rencontra les ennemis à Saint-Crespin et les tailla en pièces.

Les protestants à leur tour voulurent s'emparer

d'Embrun. Un piége avait été dressé pour cela. Il devait s'exécuter le jour de la fête de la Conception, en décembre 1573; mais il fut déjoué, et son auteur, le capitaine La Bréoule, étant tombé aux mains des catholiques, fut étranglé, traîné sur la claie, puis mis en quatre quartiers et suspendu à quatre fourches devant les portes de la ville. Douze ans après, Lesdiguières s'empara de cette place. Il attaqua d'abord le bourg de Charges qui était fortifié. Les habitants et les soldats se fiant aux fortifications, ne faisaient que causer et se divertir. Lesdiguières s'avança par des chemins couverts, mit des échelles contre les murs et entra dans la place. Nous venons danser avec vous, dit-il, en se montrant. La garnison était prisonnière; elle voulut se défendre; on la passa au fil de l'épée. Un régiment de 500 arquebusiers vint d'Embrun pour reprendre ce poste; mais il tomba dans une embuscade que lui avait tendue Lesdiguières, à la montée de la Coulche, où il furent taillés en pièces. Le chef victorieux fit ensuite reconnaître les abords de la place d'Embrun, dont il s'empara le 17 novembre 1586. Une partie des soldats qui la défendaient se retira dans une sorte de forteresse centrale, dont il reste encore la Tour-Brune, attenante à l'an-

cien évêché. On y mit le feu, et c'est dans cet incendie qu'on jeta par les fenêtres les papiers des archives épiscopales afin de les sauver. Il s'y trouvait les enquêtes dirigées contre les Vaudois; un soldat s'en empara, les vendit, et de main en main, elles sont arrivées entre celles de nos historiens.

La cathédrale d'Embrun devint alors une église protestante, car l'évêque avait pris la fuite, dès le début du siége, avec tout son clergé.

Deux jours après cet exploit, Lesdiguières vint assiéger Guillestre, qui fut prise, et dont il rasa les murailles qui ne furent jamais rebâties. Il remonta ensuite le cours difficultueux du Guill et vint prendre Château-Queyras. La résistance qu'il éprouva sur ce point augmenta l'irritation des troupes et l'effervescence qui régnait déjà dans la vallée. Les protestants victorieux s'y rendirent coupables de représailles sanglantes contre les catholiques qui les avaient si longtemps opprimés.

Depuis quelques années surtout, des troupes de fanatiques avaient fréquemment assailli leurs demeures, parcouru leurs villages, semé partout la désolation et la mort. Les capitaines de Mures et de La Cazette étaient ordinairement les instigateurs de ces violences.

En 1583, les réformés du Queyras, menacés d'une attaque prochaine, appelèrent à leur secours leurs coreligionnaires du Piémont : car des forces considérables se préparaient à les attaquer. Les Vaudois de la vallée de Luzerne arrivèrent les premiers pour les défendre. Ils s'emparèrent d'Abriès; l'ennemi était maître de Ville-Vieille, située à deux heures plus bas. Un traître, nommé le capitaine Vallon, quitta les troupes catholiques, vint à Abriès et dit aux protestants : Je suis un de vos frères; j'ai été fait prisonnier, on m'a fait jurer de ne pas reprendre les armes, mais j'ai obtenu la permission de sortir du camp, et je viens vous prévenir que si vous ne vous retirez, vous serez tous taillés en pièces. — Espion! lui cria un Vaudois, si tu ne veux être taillé en pièces le premier, retire-toi d'abord. — Le traître disparut, et les armées ennemies s'avancèrent. La cavalerie suivit le bas de la vallée, et deux corps de troupes les flancs latéraux des montagnes. Les Vaudois furent intimidés à l'aspect de forces tellement supérieures aux leurs. Eh quoi! avez-vous peur? s'écria le capitaine Pellenc du Villar. Que cent hommes me suivent, et Dieu sera pour nous! Tous le suivirent. Le capitaine Frache, qui déjà avait délivré les Vaudois d'Exiles des armes de La Cazette, s'élança le premier contre les ennemis.

Il fait plier leur centre; mais leurs deux ailes se rapprochent, la petite troupe vaudoise va être enveloppée. Ils battent en retraite sur les hauteurs de Valpréveyre; là ils rencontrent leurs frères de la vallée de Saint-Martin, qui accouraient aussi; alors ils reprennent l'offensive avec impétuosité; ils avaient l'avantage de la position; les avalanches de pierres qu'ils font rouler devant eux enfoncent les premiers rangs des catholiques. Ils s'élancent dans la trouée, frappent, dispersent, culbutent, balaient les agresseurs et les poursuivent jusqu'à Château-Queyras. Les escarmouches qui eurent lieu ensuite furent terminées par la victoire de Lesdiguières, qui s'empara de toute la vallée, où des cruautés et des spoliations indignes furent alors exercées par les protestants. Lesdiguières y maintint son protectorat jusqu'à l'édit de Nantes. A cette époque les Vaudois purent exercer librement leur culte. Pendant le dix-septième siècle ils eurent des pasteurs à Ristolas, Abriès, Château-Queyras, Arvieux, Moline et Saint-Véran. Ces pasteurs étaient envoyés par le synode des vallées du Piémont, comme autrefois les Barbas, qui entretenaient avec tant de soin le feu sacré de la foi primitive dans des Eglises bien plus éloignées encore.

La révocation de l'édit de Nantes vint détruire leurs temples et les proscrire encore. On sait combien de protestants français s'exilèrent. Ceux du Queyras rentrèrent dans les vallées du Piémont avec les Vaudois qu'on en avait aussi expulsés.

Sous le règne de Louis XV, le culte réformé étant encore interdit, les Eglises protestantes du Dauphiné eurent leur culte du désert comme celles du Gard et des Cévennes.

Une assemblée devait-elle avoir lieu quelque part, on voyait des villageois disséminés descendre par divers sentiers, la bêche sur l'épaule comme s'ils allaient aux champs, et se réunir dans une retraite isolée, où les psaumes étaient tirés de la veste du laboureur. Des familles entières franchissaient de grandes distances, pour s'y trouver. On partait le soir, on voyageait toute la nuit. Aux abords des villages, les hommes enlevaient leurs chaussures et marchaient à pieds nus, sur le pavé endormi, pour que le retentissement de leurs souliers ferrés n'y trahît pas leur passage. Les pieds de la monture chargée de la femme et des enfants étaient enveloppés d'un linge qui les rendait muets; et la caravane, fatiguée mais joyeuse, arrivait tout émue au rendez-vous furtif de prière et d'édifi-

cation. Quelquefois, il est vrai, les soldats de la gendarmerie, qu'on appelait alors la maréchaussée, se montraient tout à coup au milieu du recueillement universel, et venaient au nom du roi arrêter le pasteur. Des collisions sanglantes eurent lieu. Les balles du papisme déchirèrent plus d'une fois l'Evangile de Christ; mais les assemblées du désert, dissoutes d'un côté, se ralliaient de l'autre. Là où les exemplaires de la Bible étaient devenus trop rares pour suffire aux besoins de chacun par suite des confiscations incessantes dont elles étaient l'objet, il s'était formé des sociétés de jeunes gens, dans le but de l'apprendre par cœur, et de la sauver ainsi, dans leur mémoire, de la perte dont elle était menacée. Chacun des membres de ces associations pieuses avait pour mission d'en conserver ponctuellement un certain nombre de chapitres; et lorsque l'assemblée du désert se trouvait réunie, ces lévites nouveaux, entourant le ministre en face des fidèles, suppléaient à la lecture des pages interdites, en récitant successivement, et chacun à son tour, tous les chapitres du livre indiqué par le pasteur pour l'édification commune.

C'est ainsi que les Eglises protestantes de France raversèrent ces temps d'orage. Dans les vallées du

Dauphiné, qui furent aussi autrefois des vallées vaudoises, les descendants de ces glorieux martyrs ont survécu à leurs malheurs et subsistent encore à Freyssinières, à Vars, Dormilhouse, Arvieux, Molines et Saint-Véran.

Un apostolat récent, digne, comme celui des anciens Vaudois, de la ferveur qui animait l'Eglise primitive, a rattaché à ces contrées le nom de Félix Neff, que l'histoire a déjà rapproché de celui d'Oberlin, qui a fait tant de bien dans les Vosges. Le jeune missionnaire et le vieux patriarche avaient la même ardeur. C'est que les âmes n'ont point d'âge, et nos années que sont-elles en face de l'Eternité?

Les siècles eux-mêmes se réduisent à rien. Heureuses ces Eglises d'avoir lutté pendant des siècles pour une cause impérissable dont les luttes et les triomphes retentissent dans l'immortalité !

LA

COURONNE D'ÉPINES

OU

SACCAGEMENT DE LA COLONIE

JADIS SI FLORISSANTE DES VAUDOIS EN CALABRE

ET MARTYRE ADMIRABLE DE JEAN-LOUIS PASCHAL, LEUR PASTEUR.

PARIS

IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX ET COMP.,
RUE SAINT-BENOIT, 7.

LIBRAIRIE, RUE TRONCHET, 2.

1849.

LES VAUDOIS EN CALABRE.

(De 1400 à 1560.)

SOURCES ET AUTORITÉS. — Perrin, Gilles, Léger. MAC'CRIE, *Hist. des progrès et de l'extinction de la réforme en Italie au XVIe S.*, trad. de l'anglais, Paris 1831, in-8o p. 290. — MEILLE, *les Vaudois en Calabre au XIVe S.* (Dans la *Revue Suisse*, t. II, p. 647-658 et 687-709.) — THOMASO COSTA : *Seconda parte del compendio dell' istoria di Napoli*, p. 257. — A PORTA, *Historia reformationis Ecclesiæ Rheticæ*, t. II, p. 210, 310. — PARTALEON, *Rerum in ecclesiæ gestarum historia*, p. 337. — GIANNONE, *Hist. gén. du roy. de Naples*. — HONDORFF, *Theatrum histor.* etc. Rorengo ; Crespin, etc. (A rechercher : *Archives de Cosenza, de Naples, et de l'Inquisition à Rome.*)

Nous avons dit que les Vaudois eurent aussi des Eglises en Calabre. Voici comment Rorengo raconte l'origine de cette émigration.

Un jour, deux jeunes gens des vallées vaudoises se trouvaient à Turin, dans une hôtellerie où vint aussi loger un seigneur calabrais. Les jeunes gens causaient de leurs affaires, et du désir qu'ils avaient d'aller s'établir hors de leur pays, où la culture de la terre commençait d'être insuffisante pour les besoins de la population.

L'étranger leur dit : Mes amis, si vous voulez venir avec moi, je vous donnerai de belles plaines, en échange de vos rochers.

Les jeunes Vaudois acceptèrent, sous la réserve de l'assentiment qu'ils allaient demander à leurs familles, et dans l'espérance aussi qu'ils ne seraient pas seuls à accepter cette offre, mais que d'autres de leurs compatriotes les accompagneraient.

Les habitants des vallées, ne voulurent prendre aucune détermination avant de connaître les lieux dans lesquels on leur proposait de s'établir. Ils envoyèrent pour cela des commissaires en Calabre, accompagnés des deux jeunes gens auxquels le seigneur du lieu avait offert des terres.

« Dans ce pays, dit Gilles, il y avait de belles rives et collines, revêtues de toutes sortes d'arbres fruitiers, pêle-mêle venus suivant leur terroir, tels qu'oliviers et orangers. Dans les plaines : vignes et châtaigners; en costières : noyers, chênes, fayards et autres futaies; aux pentes des montagnes et sur leurs crêtes, ainsi que dans les Alpes : mélèzes et sapins. Partout enfin se présentaient beaucoup de terres labourables et peu de laboureurs. »

Les vallées vaudoises du Piémont, offraient en re-

vanche plus de laboureurs que de champs ; elles étaient comme une ruche devenue trop étroite par suite de l'accroissement prospère de sa population.

L'expatriation fut bientôt décidée ; et voilà qu'un nouvel essaim de ces familles bénies et florissantes, s'apprête à transporter au loin ses habitudes laborieuses et ses mœurs pures, tout empreintes de l'esprit des premiers temps évangéliques.

Les jeunes gens qui devaient partir se hâtèrent de se marier ; les propriétaires vendirent leurs biens ; chacun mit ordre à ses affaires. Ce devait être en l'année 1340 que cela se passait (1) ; jamais encore on n'avait vu un mouvement aussi général, une agitation de cœur ainsi répandue dans les familles, émouvoir ces paisibles vallées.

Les fêtes d'alliances domestiques se mêlaient aux angoisses de la séparation. Plus d'un cortége de noces dut se changer en caravane d'exil.

Mais ils pouvaient dire, comme les Hébreux, partant pour la terre promise : Le tabernacle de l'Eternel sera devant nos pas ; car ils portaient avec eux la

(1) Comparer, pour cette date, Perrin, p. 196, et Gilles, p. 19, lignes 10 et 24.

Bible héréditaire, l'Evangile de consolation et courage, cette arche sainte de la nouvelle alliance de la paix du cœur.

Cependant les vieillards, et surtout les pauvre mères, durent verser bien des larmes, en voyant parti pour une terre inconnue cette jeunesse qui emportait avec elle toutes les espérances terrestres de leurs derniers jours.

Aussi toute la famille vaudoise accompagnait-elle, à son départ, les premiers pas de cette jeune colonie. Au pied de leurs montagnes, ils s'embrassaient en pleurant, et priaient ensemble le Dieu de leurs pères de les bénir toujours, les uns et les autres, aux deux extrémités de l'Italie.

Enfin les émigrants s'éloignèrent en silence de la terre natale, et la plupart, pour n'y plus revenir.

Ils mirent vingt-cinq jours pour se rendre en Calabre. Ce ne fut pas sans de nombreuses privations et des regrets peut-être vers cette terre natale, d'autant plus chère qu'on s'en éloigne davantage.

Mais ils amenaient une partie de leur pays avec eux, puisqu'ils n'étaient entourés que de compatriotes et d'objets connus; surtout, ils portaient dans leur

cœur, cette confiance en l'Eternel, qui vaut plus qu'une patrie.

Etant arrivés dans les lieux qu'ils devaient habiter, ils convinrent des conditions de leur établissement. Les seigneurs du lieu leur en accordèrent de très favorables.

D'après ces conventions, les Vaudois n'étaient tenus qu'à payer une certaine redevance aux propriétaires; et du reste, on leur laissait la faculté de diriger à leur gré les travaux agricoles. On leur accordait le droit de se réunir en une ou plusieurs communautés indépendantes, de nommer leurs propres magistrats, soit civils, soit ecclésiastiques, et enfin de s'imposer des contributions et de les percevoir, sans être tenus d'en demander l'autorisation, ni d'en rendre compte à qui que ce fût. Ces conditions, de la sorte réglées, devinrent pour ainsi dire la charte des Vaudois, dans ce nouveau pays.

Elles leur garantissaient une liberté fort étendue pour l'époque, et ce qui prouve qu'ils en connaissaient tout le prix, c'est qu'ils firent dresser de ces conditions un acte authentique, qui plus tard fut confirmé par le roi de Naples, Ferdinand d'Aragon.

La première bourgade fondée par ces nouveaux

colons, fut située près de la ville de Montalto; et comme les habitants avaient franchi, pour y venir, les montagnes qui les séparaient de la haute Italie, on nomma leur résidence *Borgo d'oltramontani,* bourg d'outremont, ou bourg des ultramontains.

Un demi-siècle après, ils bâtirent Saint-Xist, qui devint plus tard le chef-lieu de cette colonie.

Dans l'intervalle, et à la suite de ces deux fondations, s'élevèrent les hameaux de Vacarrisso, l'Argentine, Saint-Vincent, les Rousses et Montolieu; dénominations qui n'étaient pour la plupart que celles des lieux où ils s'établirent. Ces nombreux villages attestaient la prospérité croissante de ce pays, autrefois presque inhabité.

Et c'est un fait bien remarquable que l'influence civilisatrice de l'Evangile, dont les bénédictions s'étendent sur les peuples en raison de la pureté avec laquelle il est compris. Les Eglises vaudoises, si florissantes au sein de ce pays rempli de superstitions et de misères, présentaient alors le même contraste qu'on remarque encore de nos jours entre les pays protestants et les pays catholiques.

Qu'on en tire telle conséquence que l'on voudra: il est incontestable que le Brésil, où règne l'Eglise ro-

maine, est bien inférieur en lumières, en moralité et en bien-être, aux Etats-Unis de l'Amérique du Nord, où le protestantisme a jeté tant de liberté et de vie.

Quelle différence, en Europe, entre l'Espagne des inquisiteurs et l'Allemagne de la réformation ; entre l'Irlande catholique et l'Ecosse protestante ! La France elle-même ne s'est améliorée qu'à mesure que le catholicisme s'y est amoindri. Et sous le ciel de l'Italie, dans ces terres fertiles de la Calabre, les Vaudois laborieux et unis faisaient éclater alors ce saisissant contraste pour la première fois.

Jouissant en paix des priviléges qu'ils avaient obtenus, fidèles à payer leurs impôts et leurs dîmes, se suffisant du reste à eux-mêmes dans le cercle restreint de leurs croyances et de leurs affections, il semblait que les destinées les plus heureuses dussent leur être réservées.

Oui, Dieu les leur donnait, mais Rome les leur ôta.

Le marquis de Spinello, frappé des améliorations qu'ils avaient introduites dans les domaines qui leur étaient confiés, les attira à son tour sur ses terres. Il les autorisa à entourer de murailles la ville qu'ils y fonderaient. Cette ville fut pour cela appelée La Guardia, comme devant présider à la garde de leur pays.

Vers la fin du quatorzième siècle, leurs frères de Provence étant persécutés, plusieurs d'entre eux retournèrent aux vallées d'où leurs pères étaient sortis; mais les trouvant trop peuplées pour qu'elles pussent recevoir de nouveaux habitants, et un certain nombre de ces derniers désirant même s'expatrier, ils formèrent tous ensemble une nouvelle émigration, qui descendit de nouveau l'Italie, et vint s'établir sur les frontières de la Pouille, non loin de leurs compatriotes calabrais.

Les villages qui durent leur origine à l'activité de ces nouveaux colons, étaient tous environnés de murailles, et furent appelés du même nom que ceux dont leurs habitants étaient sortis. Il y eut *la Cellaie*, comme dans la vallée d'Angrogne; *Faët*, comme dans celle de Saint-Martin; *la Motte*, comme au pied du Leberon, près de Cabrières d'Aigues, en Provence.

En 1500, il y eut encore des Vaudois qui sortirent de Freyssinières et de Pragela, pour aller s'établir en Calabre. Ils se fixèrent sur les bords de la petite rivière qu'on nomme Volturate, et qui coule des Apennins dans la mer de Tarente.

Plus tard, dit Gilles, ils s'étendirent dans plusieurs

autres parties du royaume de Naples, et jusques en Sicile.

On voit que ces colonies vaudoises étaient bénies dans leur prospérité; et non-seulement l'agriculture, mais les sciences y florissaient, car Barlaam de Calabre, dont Pétrarque fut le disciple, était lui-même, selon quelques écrivains, l'un des disciples des Vaudois.

Issus de toutes les parties des Alpes où ils avaient des frères, ils formaient entre eux, un résumé de la nation vaudoise tout entière.

Aussi l'on conçoit qu'ils dussent se plaire dans ce pays, qui leur offrait à chacun la réunion de toutes leurs patries. En outre, ils étaient fréquemment visités par les pasteurs des Vallées. Le synode vaudois les renouvelait tous les deux ans. Chacun d'eux était accompagné d'un coopérateur plus jeune que lui; et après deux ans de séjour au sein de ces fraternelles Eglises, ils revenaient à l'Eglise-mère; car le synode vaudois n'affectait pas le même champ de travail à toute la durée des services de ses pasteurs.

Mais ils ne suivaient pas, dans leur retour aux Vallées, le chemin qu'ils avaient suivi pour se rendre en Calabre. S'ils étaient descendus par la droite des A-

pennins, du côté de Gênes et de Naples, ils remontaient par la gauche, sur les rives de l'Adriatique. Ce changement de route n'était pas sans objet (1); car dans presque toutes les villes de l'Italie, à Gênes, à Venise, à Florence et à Rome même, ils avaient des frères, et une maison particulière pour se réunir.

Ce n'est qu'après avoir accompli ce pèlerinage évangélique, dont la dernière station était Milan, que les pasteurs missionnaires rentraient dans leur patrie. Ce devait être une occasion de grande joie chrétienne, pour ces pauvres âmes isolées, dont les secrètes sympathies s'attachaient avec tant d'impatience à la venue de leurs pasteurs, lorsqu'à un signe convenu l'étranger qui frappait à leur porte, se faisait reconnaître pour le missionnaire des Alpes, que l'Église vaudoise leur envoyait tous les deux ans.

Introduit avec empressement dans la demeure hospitalière, où le souvenir vénéré des Barbas qui l'avaient précédé, se conservait comme un trésor de famille, de génération en génération, cette demeure devenait la sienne, cette famille son troupeau : petit troupeau sans doute, mais qui avait le bon Berger.

(1) Gilles, p. 20.

Le ministre fidèle portait ses titres dans l'Evangile, qui ne le quittait pas.

On s'empressait autour de lui ; on le questionnait avidement sur les Eglises qu'il avait traversées, sur les frères qu'il avait visités, sur le Barba qu'on avait connu deux ans auparavant (1).

Souvent les réponses étaient des nouvelles de deuil ; puis on priait ensemble ; on méditait les livres saints. L'homme de Dieu, étranger et voyageur sur la terre, recevait, selon la coutume des anciens Vaudois et de la primitive Eglise, la confession évangélique de ces humbles fidèles, et les quittait ensuite pour aller chercher plus loin d'autres âmes cachées à consoler et à raffermir.

Gilles rapporte que son grand-père, lors d'une visite qu'il fit à ceux de Venise, fut assuré par les fidèles qu'ils y étaient environ six mille (2).

Mais tout progrès, quelque faible qu'il soit, en épurant le cœur, élève les pensées et développe l'intelligence.

Nous l'avons vu par la distinction avec laquelle les Vaudois firent les premiers un usage prosodique de la

(1) Meille, Rev. Suisse, t. II, p. 653.
(2) Gilles, p. 20.

langue du temps : de cette belle langue romane, qui fut étouffée dans le sang des Albigeois, et avec laquelle tout un avenir littéraire, toute une civilisation peut-être, a péri sans retour.

En Calabre, il en fut de même; les lumières attirent l'attention. Les Vaudois se distinguèrent ainsi dans une époque de ténèbres; et lorsque la réformation eut éclaté, l'Eglise romaine, devenue plus attentive aux mouvements religieux, qui eux-mêmes devenaient plus hardis, ne pouvait manquer d'ouvrir les yeux sur ces Eglises protestantes qui avaient précédé le protestantisme, sur ces Eglises primitives qui avaient survécu aux temps apostoliques. Leur présence était sa condamnation. Il fallait les anéantir.

Déjà, à diverses reprises, dit Perrin (1), « la gent cléricale s'était plainte de ce que ces ultramontains ne vivaient pas en religion, comme les autres peuples; mais les seigneurs retenaient les curés, en leur disant que ces cultivateurs étaient venus de terres lointaines et inconnues, où d'aventure les gens n'étaient point tant adonnés aux cérémonies de l'Eglise; mais qu'au principal ils étaient pleins de prud'homie, charita-

(1) P. 197.

bles envers les pauvres, exacts dans leurs loyers, et remplis de la crainte de Dieu; qu'ainsi il ne fallait pas qu'on les inquiétât en leur conscience, pour quelques processions, images ou luminaires qu'ils avaient de moins que les autres gens du pays. »

« Cela retint ceux qui leur portaient envie, et empêcha pour un temps les murmures de leur voisins, qui, ne les ayant pu attirer à leurs alliances, étaient jaloux de voir leurs terres, bétails et travaux, bénis plus que les leurs. »

Ainsi ils restèrent en liberté, prospérant comme le peuple de Dieu, dans la terre de servitude.

Les prêtres eux-mêmes, dit Meille, n'avaient jamais perçu d'aussi fortes dîmes que depuis que les Vaudois étaient venus fertiliser le pays. Les chasser, c'était se rendre pauvres, et ils se taisaient.

Cependant, les frères de Calabre venaient d'apprendre que leurs compatriotes des vallées du Piémont, cédant aux conseils des réformateurs, avaient érigé des temples pour remplacer les maisons particulières, dans lesquelles on s'était réuni jusqu'alors; et ils voulurent aussi manifester ouvertement leur existence d'Eglise évangélique. « Mais le Barba, qui s'y trouvait alors, homme d'âge et de circonspection, di

l'historien Gilles, dont il était le bisaïeul, leur représenta que ce zèle se devait louer, sans toutefois être porté à l'extrême; car il fallait considérer si, dans leur position, ils pourraient agir aussi librement que leurs frères du val Luzerne, et faire cet éclat, sans s'exposer à la perte de leurs Eglises. »

« Enfin, il leur conseilla de temporiser, et même *en* secret, de mettre ordre à leur affaires, afin qu'ils pussent se retirer à sauveté au moment du péril. »

« Quelques-uns, ajoute le chroniqueur, suivirent ce conseil, et furent conservés; d'autres, qui l'approuvaient, se mirent tardivement à le suivre, et plusieurs y laissèrent leur vie; mais la plupart ne firent rien, soit qu'ils fussent trop attachés à ce pays pour avoir le courage de le quitter, soit qu'ils eussent assez de confiance en Dieu pour ne rien craindre. »

Sur ces entrefaites, le Barba Etienne Négrin, de Bobi, dans la vallée de Luzerne, vint remplacer en Calabre le vieux Barba Gilles, qui s'en retourna dans sa patrie.

Mais les Calabrais voulurent avoir un pasteur à demeure, qui ne les quittât plus. Ils envoyèrent, pour cela, à Genève l'un des leurs, nommé Marc Uscegli, et familièrement Marquet, d'un de ces gracieux noms

d'enfance, dont l'habitude se poursuit plus tard.

Il était chargé de solliciter, auprès de l'Eglise italienne qui s'y trouvait alors, les moyens d'avoir en Calabre un ministre qui vînt résider au sein de ses compatriotes, et qui pût leur consacrer entièrement ses soins.

Sa demande fut accueillie, et l'on désigna pour ce poste honorable, mais périlleux, un homme tout jeune encore; un Piémontais aussi, qui avait quitté la carrière des armes pour devenir soldat du Christ, et qui s'était préparé au ministère évangélique par des études récemment terminées à Lausanne.

Ce jeune homme se nommait Jean Louis Paschal; il était né à Coni, et deux jours avant qu'on eût fait choix de lui pour l'envoyer en Calabre, il s'était fiancé à une jeune compatriote, nommée Camilla Guarina, qui était née comme lui en Piémont, et comme lui s'était réfugiée à Genève, afin de suivre les voies de l'Evangile.

Quand il lui eut fait connaître la vocation qu'il avait reçue et lui eut demandé la permission de la quitter pour se rendre en Calabre, la pauvre jeune fille ne put lui répondre que par des larmes. — Hélas! s'écria-t-elle, si près de Rome, si loin de moi!..... Mais elle était chrétienne : elle se résigna.

Paschal partit, accompagné d'Uscegli, d'un autre pasteur, et de deux maîtres d'école, également destinés aux Vaudois. Ce second pasteur se nommait Jacob Bovet; il était aussi du Piémont, et il souffrit le martyre à Messine, en 1560.

Ces deux amis, fils de la même patrie, frères en la foi, en dévouement et en courage, ne devaient pas même se séparer dans la mort.

A peine arrivé en Calabre, Paschal se mit à prêcher publiquement l'Evangile, comme cela avait lieu à Genève, comme le désiraient les Vaudois, comme son zèle enfin le portait à le faire.

« Là-dessus, dit Crespin, il y eut grand bruit dans ces contrées, sur ce qu'un luthérien était venu, qui gâtait tout par ses doctrines.

« Les ignorants en murmuraient; les fanatiques criaient qu'il le fallait exterminer avec tous ses adhérents. Les Vaudois seuls se pressaient autour de lui, en joyeuse affection de frères, toujours plus affamés de la parole de vie, qu'il leur multipliait comme le pain du Seigneur.

« Là-dessus, le marquis Salvator Spinello, principal suzerain des Vaudois, qui pour lors se trouvait à Foscalda, petite ville proche de la Guardia et de Saint-

Xist, envoya querir quelques-uns d'entre leurs habitants, pour qu'ils eussent à s'expliquer.

« Les Vaudois, ainsi mandés, prièrent le ministre Paschal de les accompagner, pour dire leurs raisons. » C'était au mois de juillet 1559.

Marc Uscegli se joignit à eux, et lorsqu'ils furent arrivés à Foscalda, ils entrèrent dans une hôtellerie, avant de se rendre auprès du marquis.

Là un ami secret de leurs doctrines, qui faisait partie de la maison même du seigneur, vint demander à les entretenir. — Ecoutez, leur dit-il, vous avez des ennemis puissants; la meilleure défense du faible est de les éviter; je vous conseille donc de repartir sans vous montrer. — Comment! s'écria Paschal, je reculerais sans me défendre, sans combattre pour la vérité, sans plaider pour ma chère Eglise! — On ne plaide que pour gagner sa cause, reprit le prudent conseiller; ici, elle ne peut se gagner que par le silence. — Ce ne serait pas être faible, mais lâche! répondit le jeune ministre débordant d'une sainte ardeur; le chrétien n'a pas à mesurer ses forces, mais à faire son devoir. D'ailleurs, ajouta-t-il, le secours de Dieu ne peut manquer pour cette lutte; où y a-t-il plus de force que dans sa parole? — Cette force est inutile

pour ceux qui ne l'écoutent pas; prenez garde! on ne vous jugera point d'après la parole de Dieu, mais sur celle des hommes. — Qu'importe? répondit le courageux pasteur, l'honneur de défendre la parole de Dieu vaut mieux que celui de triompher des hommes. — Vous la défendrez mieux, en la prêchant à vos Eglises qui la désirent, qu'en l'exposant au mépris de ceux qui veulent l'étouffer. — Mais ce sont mes Eglises elles-mêmes à qui l'on en demande compte, et leur pasteur doit être là.

D'ailleurs, Paschal se sentait si profondément convaincu, si pénétré, si fort de l'excellence de sa cause, qu'il ne désespérait pas de l'établir même dans les esprits les plus prévenus. Une seule âme amenée captive aux pieds de la croix du Sauveur, vaut mieux pour le pasteur que tous les biens terrestres.

Le secret émissaire qui venait de lui donner cet avertissement de la sagesse humaine, se retira devant cette sainte folie de la croix.

Les Vaudois se présentèrent donc devant le marquis de Spinello, accompagnés de leur jeune et ardent défenseur.

Mais il n'eut pas à combattre, comme il s'y attendait, contre des erreurs sincères, dans un engage-

ment loyal, par des raisons et des paroles évangéliques. Ses ennemis ne cherchaient pas la vérité, mais le silence; ils ne voulaient pas détruire l'erreur, mais les protestations dont elle était l'objet.

Aussi le pauvre Paschal eut-il la douleur d'être à la fois privé des amis qu'il avait déjà, et des adversaires qu'il espérait trouver.

Le marquis, après l'avoir entendu quelques instants, pendant que les Vaudois gardaient le silence, renvoya ces derniers, qu'il avait seuls assignés, et retint prisonniers Louis Paschal et Marc Uscégli, qui étaient venus pour les défendre. Ils restèrent pendant huit mois dans les prisons du Foscalda. Quelle tombe anticipée pour l'activité de l'esprit et la jeunesse du corps! Mais *la tombe conduit au ciel* les âmes rachetées, et des consolations célestes venaient y ranimer les deux jeunes chrétiens.

Après cette longue épreuve, ils furent conduits dans les prisons de Cosenza; là il paraît que Marc Uscégli fut mis à la torture, comme on le voit par ces lignes d'une lettre de Paschal, écrite le 10 de mars 1560 : « Dieu m'a préservé seul de la torture. » Hélas! c'était pour le réserver au martyre.

«Mon compagnon Marquet, dit-il ailleurs, était solli-

cité par le comte d'Acillo de se dédire, et comme il lui mettait en avant l'autorité du pape pour pardonner tout péché : « Si le pape, dit-il, avait le pouvoir de pardonner les péchés, il eût été inutile que Jésus Christ vînt mourir pour les pécheurs. »

Un Espagnol, qui était présent, s'écria : Eh quoi! un manant qui ne sait ni lire ni écrire, veut se mêler de disputer?—Il ne s'agit pas de disputer, reprit l'auditeur du saint office qui s'y trouvait aussi, mais de savoir si tu veux abjurer : Oui ou non.—Non, répondit Uscégli. — Eh bien, va-t-en *au diable!* répliqua l'auditeur, en faisant sur lui quatre signes de croix.

A partir de ce moment, il n'est plus question du pauvre Marquet; et les larmes viennent aux yeux en entendant ce diminutif enfantin désigner, au sortir des tortures, le jeune homme que sa mère avait ainsi appelé au milieu des caresses dont elle avait comblé son enfance.

Au mois d'avril, Paschal fut conduit de Cosenza à Naples, en compagnie de vingt-deux prisonniers condamnés aux galères, et de trois compagnons qu'il ne nomme pas.

« Celui qui avait la charge de nous conduire, dit-il dans une lettre adressée à sa triste fiancée, me mit des menottes si étroites que je ne pouvais reposer ni

de jour ni de nuit. Il fallut que je lui donnasse de l'argent pour les ouvrir un peu; et il ne me les ôta que lorsqu'il fut parvenu à me soutirer tout ce que je possédais. Les galériens étaient attachés par le cou à une longue chaîne; on ne leur donnait pour nourriture que des herbes sauvages, avec une tranche de pain, et lorsque l'un d'eux tombait d'inanition ou de fatigue, on le forçait à se relever en le rouant de coups.»

—Est-il possible que des hommes pécheurs traitent ainsi leurs frères! Mais l'esprit despotique et impitoyable de Rome transformerait des frères en bourreaux.

« Pendant la nuit, continue le prisonnier, les bêtes étaient mieux traitées que nous, car au moins on leur donnait de la litière, tandis que nous, nous étions laissés sur la terre nue (1). »

Ils mirent ainsi neuf jours pour arriver a Naples; et dans la barque qui l'y porta, il ne cessa de prêcher et d'exhorter, en proclamant la plénitude et la nécessité du salut par Jésus-Christ.

On voit que les menaces et les mauvais traitements ne l'intimidaient pas.

(1) Lettre de Paschal, dans Crespin, fol. 514.

Paschal était entré à Cosenza, le 7 de février; il en était sorti le 14 d'avril. Il entra dans les prisons de Naples le 23, et fut transféré dans celles de Rome, le 16 de mai 1560. Il y était arrivé, ayant les fers aux pieds et aux mains, lui, le fervent et onctueux disciple du Christ!—Mais voyez combien le Christ a souffert de contradictions de la part des pécheurs, et sachez que l'on a ainsi persécuté les prophètes qui ont été avant vous.—Heureux sans doute! devait se dire le nouvel apôtre des gentils, emprisonné comme saint Paul et saint Pierre dans cette grande ville de Rome, qui n'a songé qu'à régner sur la terre : Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le royaume des cieux est à eux (Matth. V, 10).

Il avait pénétré dans cette cité, par la porte d'Ostie, la même par laquelle aussi avaient dû entrer les apôtres et les premiers martyrs. Quatorze siècles s'étaient passés, et les mêmes scènes allaient s'y renouveler encore au nom des idoles du papisme, plus sanguinaires que celles des gentils.

Paschal fut enfermé dans la tour *di Nona,* où bien peu de personnes, dit Crespin, eurent la faculté de le voir.

Déjà mort pour le monde, on n'a rien pu savoir des

procédures qui lui furent faites, sinon qu'il fut souvent interrogé et sollicité à se dédire, mais inutilement.

Son frère, Barthélemy Paschal, qui n'avait abjuré ni le catholicisme romain, ni l'affection fraternelle du cœur charnel, voulut tenter de le sauver, ou du moins de le revoir. Résolu à faire le voyage de Rome pour cela, il partit de Coni avec une recommandation du gouverneur de cette ville et une lettre du comte de la Trinité, si tristement célèbre dans les annales des vallées vaudoises, où nous le verrons bientôt diriger une atroce persécution.

Grâce à l'influence de ces puissants introducteurs, si bien accrédités près de la cour papale, et peut-être aussi parce qu'on espérait le voir déterminer son frère à une abjuration, Barthélemy Paschal obtint d'arriver au sombre et fétide cachot de Jean Louis.

« J'étais allé la veille, dit-il à sa famille, faire ma révérence au grand inquisiteur de la foi, le cardinal Alexandrini; mais quand je lui parlai de mon frère, il me répondit brusquement que cet homme-là avait infesté beaucoup de pays, et que même dans la barque il n'avait fait que prêcher ses folies. — N'est-ce pas le langage que les inquisiteurs païens tenaient jadis en parlant de saint Paul?

« J'allai ensuite parler aux juges qui l'examinaient : ils me dirent qu'il s'endurcissait de plus en plus, et que son affaire allait mal. Les ayant suppliés en sa faveur, ils répondirent que, pour tout autre crime, si énorme fût-il, on pourrait lui faire grâce, mais que d'avoir attaqué l'Eglise, à moins qu'il ne se rétractât, on ne pourrait lui pardonner. »

— Est-ce donc là l'Eglise de celui qui pardonnait à ses bourreaux? — « Alors, poursuit Barthélemy Paschal, je retournai trouver le cardinal, et enfin il me fut accordé de visiter mon frère.

« Grand Dieu ! s'écrie-t-il, c'était affreux de le voir dans l'obscurité de ces murailles humides, maigre, pâle, affaibli, la tête nue, les bras liés de petites cordes qui lui entraient dans la chair, ayant la fièvre et n'ayant pas même de paille pour se coucher. »

— Faites du bien, même à vos ennemis ! disaient Jésus et les apôtres. —

« Mais, continue la lettre de Barthélemy, le voulant embrasser, je tombai par terre, et il me dit : Mon frère, pourquoi vous troublez-vous si fort? ne savez-vous pas qu'il ne tombe pas une feuille d'arbre sans la volonté de Dieu ?

Le juge qui m'accompagnait lui imposa silence en

disant: Tais-toi, hérétique!—Et j'ajoutai :—Se peut-il, mon frère, que tu t'obstines à renier la foi catholique, qui est tenue par tant d'autres?

— Je tiens celle de l'Evangile, répondit-il.

— Penses-tu donc, reprit le juge, que Dieu veuille damner tous ceux qui ne suivent pas la doctrine de Luther et de Calvin?

— Ce n'est pas à moi d'en juger; mais je sais qu'il condamnera ceux qui, ayant connu la vérité, ne l'auront pas professée.

—En parlant de vérité, tu sèmes des erreurs.

— Montrez-le moi par l'Evangile.

Mais le juge, au lieu de répondre à sa question, lui dit : Tu eusses bien mieux fait de demeurer en ta maison, de jouir de ton bien et de rester avec tes frères, que de te jeter dans l'hérésie, pour perdre tout ce que tu avais.

—Je n'ai rien à perdre sur la terre que je ne doive perdre tôt ou tard, et j'acquiers, pour le ciel, un bien que toutes les puissances de la terre ne pourront me ravir.

N'est-ce pas là encore le langage des chrétiens primitifs et celui des persécuteurs idolâtres, qui ne vivaient que pour les biens du monde?

« Trois jours après, continue d'écrire le frère de Jean-Louis Paschal, je trouvai moyen de lui parler encore; et comme le moine le voulait exhorter derechef, il lui dit : Tous vos discours sont fondés sur la prudence humaine, mais ne fermez point les yeux à la grâce de Dieu, car vous serez inexcusable auprès de lui.

« Le moine demeura fort étonné, disant : Dieu ait pitié de nous ! — Dieu le fasse ! ajouta le prisonnier. —Mais le jour suivant, il me fit signe, sans sonner mot, que je m'en allasse, ayant compris que les inquisiteurs commençaient à me soupçonner ; aussi je partis sans rien dire, et m'en revins en Piémont. »

Toujours l'homme charnel et timide, parce qu'il n'a d'autre force que la sienne, en face du chrétien invincible, parce qu'il s'en remet à la force du Christ.

Te voilà donc seul, pauvre Paschal, enseveli vivant dans les entrailles de la terre, en attendant d'être consumé vivant par le feu ! Mais le meilleur des pères, des frères et des amis n'était-il pas toujours auprès de toi ?

« L'affection que je vous porte, écrit-il à sa fiancée, augmente par celle de mon Dieu ; et d'autant plus j'ai profité en religion chrétienne, d'autant plus aussi je vous ai aimée.—Puis, lui laissant entrevoir sa mort

prochaine : — Consolez-vous en Jésus-Christ ; que votre vie soit un portrait de sa doctrine. »

Telles sont les exhortations que Paschal adressait à Camilla Guarina, qui devait être sa veuve avant d'avoir été son épouse.

Le dimanche, 8 de septembre 1560, il fut conduit de la tour *di Nona*, au couvent *della Minerva*, pour y entendre sa condamnation.

Il confirma, dit Crespin, d'un cœur ferme et joyeux, toutes les réponses qu'il avait faites, rendant grâces à Dieu, de ce qu'il l'appelait à la gloire du martyre ; et le lendemain, lundi 9 de septembre, il fut conduit sur la place du château Saint-Ange, près du pont du Tibre, où le bûcher avait été élevé.

Le pape Pie IV assistait à cette exécution ; « mais, observe Perrin, il eût bien voulu être ailleurs, ou que Paschal eût été muet, ou le peuple sourd ; car ce digne personnage dit beaucoup de choses qui touchèrent les assistants et lui déplurent fort. » Aussi les inquisiteurs le firent-ils étrangler aussitôt, craignant peut-être que sa voix ne s'élevât encore du milieu des flammes pour proclamer la vérité.

Le bûcher ne dévora donc qu'un cadavre, et ses cendres furent jetées dans le Tibre.

Ainsi finit ce courageux martyr, enlevé à sa compagne avant de l'avoir épousée, à son Eglise avant d'y avoir résidé, mais non pas à la profession de la foi chrétienne sans l'avoir servie; car son exemple à lui seul valait toutes les prédications qu'il eût pu faire dans le cours de sa vie.

Pendant sa captivité, le marquis de Spinello, *qui* jusque-là s'était montré le zélé protecteur des Vaudois, sans doute à cause du résultat productif de leur fermage, apprenant les rigueurs de la cour de Rome, et craignant avec raison qu'elles ne s'étendissent jusque sur ses fiefs, voulut du moins prévenir les conséquences de l'accusation qu'on lui faisait déjà, d'y avoir introduit et favorisé les hérétiques.

Peut-être aussi espéra-t-il, en se déclarant contre eux, se réserver les moyens de les protéger avec plus d'efficacité. Quoi qu'il en soit, il prit le parti de les accuser lui-même d'hérésie et de réclamer auprès du saint office « les moyens de les réduire. Bien qu'on sût, dit Gilles, qu'en secret il désirait leur conservation (1). Sur ce, continua-t-il, l'évêque de Cosenza y mit la main; et le marquis, sous l'apparence d'y aider, apportait toujours quelque tempérament. »

(1) Gilles, p. 178.

Mais les procédures de Paschal et de ses compagnons ayant fait connaître à Rome l'importance des Eglises évangéliques de la Calabre, le saint office jugea qu'il n'était pas de trop d'y envoyer le grand inquisiteur. Le cardinal Alexandrini, qui venait d'assister au supplice du jeune et courageux pasteur de ces antiques Eglises, s'apprêta donc à les visiter. Il arriva à Saint-Xist, accompagné de deux moines dominicains qui avaient revêtu l'extérieur le plus affable, comme les loups déguisés en bergers, dont parle l'Evangile.

Ils firent assembler les habitants, et dirent que leur intention était de ne faire de mal à personne, (bientôt on les égorgea tous); qu'ils venaient seulement les engager amicalement à ne plus écouter d'autres ministres que ceux qui leur étaient envoyés par l'évêque; et que s'ils voulaient congédier les maîtres d'école et prêcheurs luthériens, qui les infestaient encore, ils n'auraient rien à craindre. Puis, sans doute, pour connaître par eux-mêmes le nombre de ceux qui respectaient les pratiques de l'Eglise romaine; ils firent sonner la messe, et convièrent le peuple à s'y rendre.

Aucun ne s'y rendit. Tous les habitants quittèrent

unanimement la ville, et se retirèrent dans un bois, ne laissant chez eux qu'un petit nombre d'enfants et de personnes âgées.

Les moines, sans affecter aucune irritation, assistent seuls à la messe, puis sortent de cette ville déserte, et se rendent à la Guardia, dont ils font préalablement fermer les portes derrière eux.

Les cloches sonnent; le peuple se rassemble. — Très chers et bien-aimés fidèles, disent-ils, vos frères de Saint-Xist ont abjuré leurs erreurs, et assisté unanimement à la très sainte messe; nous vous engageons à suivre un exemple si sage : autrement nous serons obligés, avec douleur, de vous condamner à mort.

Ce langage hypocrite ne laissait pas d'hésitation entre ses deux alternatives : le peuple alarmé, pour suivre l'exemple de ses coreligionnaires, qui doivent n'avoir agi qu'à bon escient, se résigne à entendre la messe. Après cette cérémonie, les portes de la ville sont ouvertes. Des habitants de Saint-Xist arrivent et apprennent la vérité. Aussitôt toute la population de la Guardia, indignée de cette tromperie et rougissant de sa faiblesse, se rassemble sur la place publique, criant de tous côtés que Rome n'a vécu que d'erreurs et de superstitions. Les moines cher-

chent à calmer ce peuple irrité qui, pour ne plus les entendre, se décide à aller rejoindre dans les bois les habitants de Saint-Xist.

Mais le marquis de Spinello arrive, cherche à les retenir, et peut à peine, dit Mac'Crie, à force de représentations et de promesses, les empêcher de mettre leur projet à exécution.

Voilà déjà les Vaudois divisés; les uns sont dans la ville, les autres dans les bois.

Alors, le grand inquisiteur, en vertu des pouvoirs dont il était nanti, requiert la force publique, pour exécuter son mandat.

Deux compagnies de soldats sont mises à sa disposition. Il les envoie dans les bois de Saint-Xist pour en ramener les fugitifs; mais à peine ont-elles découvert leur retraite, qu'elles tombent sur eux en criant : Tue! tue! Les malheureux Vaudois cherchent à s'échapper; les soldats les poursuivent dans toutes les directions, comme s'il s'agissait d'une battue contre des bêtes sauvages. Enfin, quelques-uns des fugitifs se réunissent sur une montagne et demandent à parlementer. Le capitaine des soldats s'avance. — Grâce! grâce! s'écrient-ils; que vous avons-nous fait? Prenez pitié de nos femmes et de nos enfants! Ne sommes-

nous pas ici depuis des siècles, sans avoir donné aucun sujet de plainte ? Ne sommes-nous pas des sujets fidèles, des travailleurs laborieux, des gens paisibles et bienfaisants ?

— Vous êtes des diables, transformés en anges de lumière, pour séduire les simples; mais le saint-office a démasqué vos erreurs.

— Eh bien, si l'on ne veut pas nous permettre de professer en paix la foi de nos aïeux, dans ces contrées que nous avons rendues fertiles, nous offrons de les abandonner, et de nous retirer dans un autre pays.

— Vous iriez y semer le poison de votre hérésie ; point de pitié pour les rebelles ! — Et donnant l'ordre à sa troupe de les attaquer, il s'avance avec elle entre les rochers sur lesquels les Vaudois étaient retranchés. Mais alors voyant l'inutilité de leurs efforts, la nécessité de combattre, le salut de leurs familles dans la victoire qui dépend de Dieu seul, les fugitifs se munissent des armes qu'ils avaient pu se faire ou emporter, ébranlent des quartiers de rochers qu'ils précipitent sur les assaillants, les écrasent, s'élancent, les dispersent, en tuent plus de la moitié, et se retranchent de nouveau sur ces hauteurs qu'ils avaient si vaillamment défendues.

Mais que peut le courage contre le nombre, à moins d'un secours miraculeux, comme celui qui fut accordé aux Israélites contre Sennachérib? Le cardinal Alexandrini s'adressa au vice-roi de Naples, en traitant de rébellion ouverte contre l'autorité, la légitime défense des Vaudois. Le vice-roi se mit lui-même en marche à la tête de ses troupes, et arrivé à Saint-Xist, il proclama que tout serait mis à feu et à sang si les ultramontains n'abjuraient pas leur hérésie.

Ce n'était pas le moyen de les soumettre; car, résolus à ne pas abjurer, ils résolurent aussi de se défendre. Leur parti acquit à l'instant une force et une unité qui lui avaient manqué jusque-là. Les Vaudois se fortifièrent avec enthousiasme sur les montagnes; et leur position devint bientôt si formidable, que le vice-roi n'osa pas les attaquer avec les troupes qu'il avait amenées. Alors, il fit paraître une nouvelle proclamation, par laquelle il offrait à tous les repris de justice, bannis et condamnés qui vivaient en vagabonds dans le royaume de Naples, le pardon de leurs fautes, à condition qu'ils vinssent se ranger sous ses drapeaux pour exterminer les hérétiques.

C'est ainsi déjà qu'avait agi Cattanée; ce sont là les soutiens de la cause de Rome, dont le sang et l'op-

probre découlent de toutes parts, comme une éponge imprégnée de fange qui se dégorge dès qu'on y met la main.

Une multitude de proscrits sans honneur, de misérables de tout âge, de maraudeurs et de brigands, qui connaissaient tous les sentiers des Apennins, s'offrirent à le servir. Les Vaudois furent cernés, poursuivis, attendus au passage, égorgés dans ses guet-apens; on mit le feu aux forêts, dans lesquelles on ne put les atteindre : la plupart d'entre eux périrent, et plusieurs d'entre ceux qui s'échappèrent, moururent de faim dans les cavernes où ils s'étaient retirés.

Que faisaient cependant les moines et les inquisiteurs? — Nous ne pouvons supporter la vue du sang répandu! s'écriaient-ils; ces exterminations nous révoltent; oh! venez, venez avec nous dans le bercail; ce n'est point auprès de nous que vous trouverez cet appareil militaire que réprouvent des hommes de paix.

Et pour mieux témoigner leur aversion, ils s'éloignèrent de la ville, en invitant les habitants de La Guardia, qui survivaient encore, à se réunir sans armes auprès d'eux.

Pauvre peuple, toujours trompé par la grande dé-

ceptrice du monde, qui fait la douce voix et précipite ensuite le corps et l'âme dans la Géhenne!

Cette voix perfide fut encore écoutée; le peuple se réunit, mais des soldats étaient cachés; soixante et dix Vaudois furent saisis et chargés de chaînes.

C'était le nombre des premiers disciples du Sauveur. Ces nouveaux confesseurs de l'Evangile, en face d'un nouveau paganisme, plus cruel et plus traître que l'ancien, furent conduits prisonniers à Montalto.

Là on les mit à la torture; l'inquisiteur Panza les fit tous passer par le chevalet, les cordes, la roue, les coins de fer ou l'eau bouillante, pour les obliger, non-seulement à renier leur foi, mais encore à dénoncer leurs frères et leurs pasteurs!

O Rome l'hypocrite! verse des larmes comme le crocodile, de ne pouvoir, dans ta décrépitude, te rassasier de chair humaine comme par le passé; qu'avons-nous besoin, pour te combattre, d'entrer dans la lice des discussions? Tes propres actes te condamnent bien plus que nos paroles, et ton histoire deviendra ton cercueil. La vérité le creuse chaque jour, et lorsque l'Evangile aura vaincu tes principes de haine et d'orgueil par ses maximes d'humilité et d'amour, il inscrira triomphant sur ta tombe: Ne haïssez que le

mal, mais aimez les méchants.—Une des choses que les tortionnaires avaient surtout à cœur d'obtenir des patients, était l'aveu des prétendues abominations dont on accusait les Vaudois, et dont on voulait charger leurs mœurs par les témoignages mêmes de leurs frères.

Etait-ce bien un tribunal ou un repaire que ce saint office de la foi catholique, qui voulait non-seulement égorger ses victimes, mais les déshonorer?

Stéphano Carlino, auquel on voulait arracher cet aveu, fut, dit Mac'Crie, torturé d'une manière si horrible, que ses entrailles s'échappèrent de son ventre.

Un autre prisonnier, nommé Verminello, avait promis, dans les angoisses de la douleur, d'assister à la messe. Cette concession fit espérer à l'inquisiteur qu'en augmentant la violence des tortures, il lui arracherait enfin l'aveu des crimes qu'il avait tant à cœur de faire peser sur les Vaudois, et que nul témoignage n'avait encore établis. Dans ce but, le malheureux captif fut tenu, pendant huit heures entières, sur un instrument de souffrances appelé l'*enfer;* mais Verminello nia constamment l'objet de ces atroces calomnies. Bernardino Conto fut enduit de poix à Cosenza et brûlé vif devant tout le peuple. Un autre

martyr, nommé Mazzone, fut dépouillé de ses vêtements et flagellé avec des chaînettes de fer, puis traîné en lambeaux dans les rues, et assommé enfin à coups de bûches embrasées. De ses deux fils, l'un fut écorché vif, comme un mouton dans la boucherie, et l'autre fut précipité du haut d'une tour.

Sur cette même tour fut conduit un jeune homme d'une force prodigieuse, et que, pour cela, on avait surnommé Samson.

Mais la force d'âme du chrétien fut plus remarquable encore que la vigueur de l'israélite. Comme il avait résisté à toutes les tentatives qu'on avait faites pour obtenir son abjuration, on lui demanda du moins de se confesser. — Je ne me confesse qu'à Dieu, répondit-il. — Viens à la messe, ou tu es mort. — Quand même vous seriez morts, vous vivrez, dit Jésus, si vous croyez en moi. — Eh bien, baise ce crucifix. — Mon Jésus n'est pas sur ce bois, mais au ciel, d'où il reviendra pour juger les vivants et les morts. — Tu ne veux pas le baiser? — Je ne veux pas être idolâtre. — Et les soldats le précipitèrent sur le pavé. Tout brisé, mais vivant encore, il implorait la miséricorde de Dieu.

Le vice-roi vint à passer. — Qu'est-ce que cette

charogne, dit-il en le voyant? — Un hérétique qui ne peut mourir. — Le monarque lui donna un coup de pied à la tête en disant : Faites-le manger aux pourceaux. — Et le pauvre enfant vécut encore pendant vingt-deux heures avant de rendre le dernier soupir. — Qui, du roi ou du prêtre, était le plus méprisable? — Peuples, prosternez-vous devant eux!...

— Quand donc le Christ vous affranchira-t-il?

Soixante femmes de Saint-Xist, à ce que rapporte Gilles, furent tellement torturées, que les cordes étant entrées en leur chair sans qu'on leur eût fait aucun remède, il s'engendra dans leurs plaies une vermine dévorante, qu'on ne put faire tomber qu'avec de la chaux vive. Quelques-unes d'entre elles moururent ensuite au fond des cachots; d'autres furent brûlées vivantes, et les plus belles vendues, comme en Turquie, aux plus offrants qui n'étaient que les plus corrompus.

Mais toutes ces atrocités furent encore surpassées par les barbaries commises à Montalto, sous le gouvernement du marquis Buccianici. « Les malheureux! s'écrie un témoin oculaire (1), ils étaient quatre-

(1) Ascanio Caraccioli, *Mac'Cria*, p. 295.

vingt-huit prisonniers renfermés dans une chambre basse. L'exécuteur est venu; il est entré, en a pris un, et après lui avoir enveloppé la tête d'un linge, il l'a conduit sur le terrain qui touche au bâtiment; l'a fait mettre à genoux, et lui a coupé la gorge avec un couteau. Le sang a jailli sur ses bras et sur ses vêtements; mais, détachant le linge ensanglanté de cette tête coupée, il est entré de nouveau, a pris un autre prisonnier et l'a égorgé de la même manière.

« Tous mes membres frissonnent encore quand je me figure le bourreau, avec son couteau ensanglanté entre les dents et le linge dégouttant à la main, les bras rougis par le sang des victimes, entrant et ressortant près de cent fois de suite pour cette œuvre de mort.

« On ne se représentera jamais la douceur et la patience de ces pauvres gens, qu'on allait prendre comme des agneaux à la bergerie. Tous les vieillards sont morts avec un calme imperturbable. En ce moment même j'ai peine à retenir mes larmes; il est près de huit heures, et l'on vient de rendre un décret qui condamne à la question une centaine de femmes qui, ensuite, seront mises à mort. On fait monter à seize cents le nombre des hérétiques qui ont été arrêtés

dans la Calabre, et ils sont tous condamnés à périr. On dit qu'ils sont originaires des vallées du Piémont. »

« Quelques-uns d'entre eux, ajoute un historien napolitain (1), ont eu la gorge coupée; d'autres ont été sciés par le milieu du corps ou précipités du haut des rochers. Le père voyait périr son fils, et le fils son père, sans donner le moindre signe de douleur, mais s'applaudissant au contraire d'être délivrés de leurs maux, et d'aller se réunir au sein de Jésus qui était mort pour eux. »

Et l'historien que je cite insulte à cette résignation céleste, en disant que c'était un esprit de démon qui animait ces victimes si résignées.

On l'a dit aussi de Jésus-Christ.

Heureux ceux qui ont suivi avec la même foi la voie douloureuse qu'il a suivie! Un autre témoin oculaire, qui était de la suite du cardinal Alexandrini, complète ainsi cette lugubre narration. « Avant l'arrivée de Monseigneur, quatre-vingt-six relaps avaient été écorchés vifs, puis fendus en deux parts, et leurs tronçons furent placés sur des piquets tout le long du chemin, dans une étendue de trente-six milles; cela

(1) Thomaso Costo, *seconda parte del Compendio dell'Istoria di Napoli*, p. 237.

raffermit beaucoup le catholicisme et ébranla considérablement l'hérésie.

« Il y a déjà dans les prisons, quatorze cents de ces ultramontains; quelques-uns errent encore par les montagnes, mais dix écus sont promis pour chaque tête qu'on en rapportera. Des soldats ont été mis à leur poursuite, et chaque jour on ramène quelques prisonniers. Leur nombre a fini par être si considérable, que Monseigneur, d'accord avec le commissaire et le grand vicaire de Cosenza, ont résolu de ne soumettre la plupart d'entre eux qu'à la pénitence, sauf les plus obstinés, qui seront mis à mort. Quant aux ministres prêcheurs, et chefs de cette secte, ils seront brûlés vifs.

« On en a déjà envoyé cinq à Cosenza, pour qu'ils subissent ce supplice, oints de résine et de soufre; de la sorte, étant consumés peu à peu, ils endureront davantage pour correction de leur impiété; plusieurs femmes sont demeurées prisonnières, et toutes seront brûlées vivantes. On doit en brûler cinq demain. » Cette lettre est datée du 27 de juin 1561 (1), et elle se termine

(1) Elle est écrite par Luiggi d'Appiano et conservée par Gilles, p. 182 184. Nous n'en donnons ici que des extraits.

par une plaisanterie grossière sur l'état de grossesse de quelques-unes de ces infortunées.

Oh! quand l'indignation éclate sur les auteurs de pareilles atrocités, on conçoit que l'Eglise romaine ait pu être nommée l'Eglise des démons. Des païens, des barbares, des sauvages n'agiraient pas aussi cruellement; il fallait le papisme pour dégrader l'homme au-dessous de la brute.

Un homme est brûlé vif : laconisme terrible! mais combien de douleurs et d'angoisses! et quand un peuple tout entier est livré à de pareils supplices!... Ah! ne reconnaît-on pas, dans Rome persécutrice, cette grande réprouvée de l'Apocalypse qui s'enivre du sang des saints et des martyrs? cette ville abominable, dans laquelle le sang de tous ceux qui ont été mis à mort sur la terre, a été retrouvé? (Apocalypse XVII, 5, 6, XVIII, 24.)

Le pasteur Jean Guérin, qui était venu de Bobi en Calabre pour y remplacer le Barba Gilles, dont nous avons parlé, mourut de faim dans les prisons de Cosenza, pour n'avoir pas voulu renoncer à l'Evangile : nourriture immortelle de son âme si cruellement éprouvée. Les quatre principaux notables de La Guar-

dia furent pendus à des arbres, sur un coteau nommé Moran.

La ville de Sainte-Agathe, située près de Naples, paya aussi à la soif sanguinaire de Rome son tribut de victimes. Et combien d'autres encore dont les noms ne nous sont pas parvenus! Pendant deux ans, la rage du monstre que les Vaudois avaient nommé l'Antechrist, dévora ce malheureux pays. Pendant deux années entières, les bûchers restèrent allumés, les prisons obstruées, les bourreaux dans le sang.

Quelques-uns d'entre les malheureux Vaudois parvinrent à retourner dans les vallées du Piémont. Mais à travers quelle série de difficultés et de périls! On avait ordonné, sur la traversée des ponts, des barques et des voitures, de ne laisser passer aucun voyageur sans qu'il eût un billet de son curé. Une peine sévère menaçait les aubergistes qui auraient reçu des étrangers dépourvus de ce sauf-conduit; de sorte que ces pauvres persécutés étaient contraints de voyager de nuit, passant les rivières à gué, se cachant dans les bois, vivant de racines, de timides glanures, de fruits trouvés sur quelques arbres : et c'est ainsi cependant que plusieurs familles, dont les femmes s'étaient habillées en hommes, parvinrent, après des dangers mul-

tipliés et des fatigues inouïes, à regagner l'asile de leurs aïeux.

Oh! combien le refuge paisible des vallées vaudoises, qui devaient aussi tant souffrir, dut leur être en bénédictions après d'aussi longs tourments!

Mais il paraît que tous les Vaudois de cette malheureuse Calabre n'étaient pas encore anéantis; car Pie IV y envoya plus tard le marquis de Butiana pour achever d'y détruire l'hérésie; et afin de l'encourager dans cette œuvre, il promit d'en récompenser le succès en accordant à Joseph Butiana, son fils, le chapeau de cardinal.

Il n'eut pas de peine à y réussir. L'inquisition, cet appui du papisme, en déclin depuis qu'elle a été abolie; l'inquisition, cette puissance de l'enfer, qui n'a pas prévalu cependant contre l'Eglise de Dieu, l'inquisition avait déchiré assez longtemps ces contrées évangéliques.

Les Romains, irrités des sanglantes iniquités qu'elle avait commises, brûlèrent eux-mêmes son palais à la mort de Paul III.

Sans doute qu'ils n'étaient pas encore d'assez bons catholiques. Aussi Pie IV, dont le pontificat fut signalé par les événements que nous venons de raconter,

transporta le siége du saint-office sur la rive opposée du Tibre, à l'endroit même où l'on prétend qu'était placé l'ancien cirque de Néron : dans lequel tant de chrétiens primitifs avaient été livrés aux dents des bêtes féroces.

C'étaient des chrétiens primitifs aussi qui venaient de périr à Cosenza, à La Guardia, à Saint-Xist : seulement aux bêtes féroces s'étaient substitués les prêtres, les moines et les inquisiteurs de l'Eglise romaine.